

Portraits de migrants irlandais pendant la Grande Famine (1845-1852)

Portraits of Irish migrants during the Great Famine (1845-52)

Géraldine Vaughan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/271>

DOI : 10.4000/rfcb.271

ISSN : 2429-4373

Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 139-148

ISSN : 0248-9015

Référence électronique

Géraldine Vaughan, « Portraits de migrants irlandais pendant la Grande Famine (1845-1852) », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XIX-2 | 2014, mis en ligne le 01 mai 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/271> ; DOI : 10.4000/rfcb.271



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Portraits de migrants irlandais pendant la Grande Famine (1845-1852)

Géraldine VAUGHAN
Université de Rouen

La tradition migratoire irlandaise précède la Grande Famine (1845-1852) – en effet, de 1821 à 1841, le taux d'émigration en Irlande est déjà l'un des plus élevés d'Europe (7 ‰)¹. Néanmoins, la Grande Famine demeure un grand accélérateur de l'exode irlandais, car en l'espace de sept années, plus d'1,5 millions d'Irlandais quittèrent leur terre natale. « *L'effet de la Famine* », comme le souligne l'historien David Fitzpatrick, « fut de précipiter le phénomène d'émigration massive dans chaque comté et dans chaque paroisse en Irlande »².

L'explosion des études sur les migrations irlandaises s'est produite au tournant des années 1970. Au moment des *Troubles* en Irlande du Nord et dans un contexte international de repli économique et identitaire à partir du milieu des années 1970, les historiens ont accompagné le débat public dans les sociétés occidentales sur la place occupée par les migrants et les « minorités ». En outre, la commémoration du 150^e anniversaire de la Grande Famine en 1995 a dynamisé la production historique sur le sujet. Ainsi, depuis trente ans, le regard porté par les historiens sur la diaspora irlandaise a beaucoup évolué. Dans les années 1980, l'émigrant irlandais des années de la Grande Famine était décrit avant tout comme un homme célibataire, issu d'un milieu rural, catholique et peinant à s'intégrer dans les sociétés d'accueil. Aujourd'hui, le phénomène migratoire est davantage envisagé dans sa pluralité. En le replaçant dans un contexte comparatif international, les études historiques insistent dorénavant sur la féminisation de cette population migrante, sur la diversité des expériences, ainsi que sur la pluralité religieuse³.

Comment décrire et interpréter le départ de plus d'un million d'Irlandais pendant une période si courte ? Les sources à notre disposition (listes de passagers, recensements paroissiaux, journaux, comptes rendus parlementaires) incitent peut-être en premier lieu l'historien à livrer une vision comptable, voire statistique du phénomène migratoire. Mais en demeurer aux chiffres peut paraître quelque peu déshumanisant – même s'il est vrai qu'un faible nombre de migrants ont laissé des témoignages écrits en raison de leur illettrisme. Ecrire une histoire de ces migrants

¹ Timothy J. HATTON & Jeffrey G. WILLIAMSON, « After the Famine: Emigration from Ireland, 1850-1913 », *The Journal of Economic History*, vol. 53, n° 3, sept. 1993, p. 578.

² David FITZPATRICK, « Flight from Famine », p. 175 in Cathal PÓRTÉIR (ed.), *The Great Irish Famine*, Cork : RTE / Mercier, 1995.

³ Pour une entreprise de comparaison globale, voir la collection dirigée par Patrick O'SULLIVAN, *The Irish World Wide* (six volumes parus entre 1992 et 1997) chez Leicester University Press.

suppose donc de trouver un équilibre délicat, qui tâcherait de ne pas noyer les expériences individuelles dans la masse de celles de millions d'émigrés. Des historiens comme Kerby Miller pour les États-Unis ou David Fitzpatrick pour l'Australie ont réussi à relever ce défi, en épluchant de manière ingénieuse des correspondances qui avaient été conservées dans les archives nationales ou chez des particuliers⁴.

Afin de saisir quelques aspects clefs de la question migratoire de la deuxième moitié des années 1840, il s'agira d'abord d'envisager les aspects géographiques et socio-économiques des migrations. D'où partent ces émigrés irlandais ? Qui sont-ils ? Ensuite, il faudra aborder les conditions matérielles du voyage outre-Manche ou transatlantique. Enfin, la migration suppose une destination : comment ces migrants sont-ils reçus dans leurs nouvelles terres d'accueil ? La Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord retiendront particulièrement notre attention.

Migrants et migrantes

Dès l'année 1845, les flux migratoires augmentent avec 75 000 Irlandais quittant l'Irlande (par comparaison, il y a 54 000 départs pour l'année 1844). En 1847, « année noire » de la Famine, 215 000 Irlandais s'embarquent pour l'Amérique du nord. Entre 1848 et 1851, les départs annuels oscillent entre 177 000 et 245 000⁵. Néanmoins, toute l'Irlande n'est pas affectée de la même manière par ces départs nombreux. De 1815 à 1845, le sud de l'Ulster et le nord du Connaught sont les régions les plus touchées par l'exode. Pendant la Grande Famine, la région de Munster s'ajoute au palmarès des zones de forte émigration⁶. Entre 1845 et 1852, plus de la moitié des migrants viennent de Connaught et de Munster, en particulier des comtés de Galway, Mayo, Sligo, Leitrim et Roscommon (qui sont majoritairement gaélophones). Les historiens se sont interrogés sur la corrélation entre taux de mortalité et taux d'émigration pendant cette période. Dans la plupart des cas, les zones les plus touchées économiquement et socialement par la Famine ne sont pas les zones à plus fort taux migratoire – c'est le cas dans l'ouest, plus particulièrement pour les comtés de Galway, Clare et Cork. À l'inverse, dans les comtés à faible taux de mortalité comme Donegal, Limerick, Carlow, Kildare, Kilkenny et Louth, les taux d'émigration sont très élevés⁷. Ceci signifie qu'en règle

⁴ David FITZPATRICK, *Oceans of Consolation. Personal Accounts of Irish Migration to Australia*, Melbourne : Melbourne University Press, 1995.

⁵ Kerby A. MILLER, *Emigrants and Exiles. Ireland and the Irish Exodus to North America*, Oxford & New York : Oxford University Press, 1985, p. 292 ; James E. HANDLEY, *The Irish in Modern Scotland*, Cork : Cork University Press, 1947, p. 20.

⁶ Cormac Ó GRÁDA, *Ireland's Great Famine. Interdisciplinary Perspectives*, Dublin : UCD Press, 2006, p. 132.

⁷ James S. DONNELLY, « Excess Mortality and Emigration », p. 355 in W. E. VAUGHAN (ed.), *A New History of Ireland. Vol. V: Ireland Under the Union 1801-1870*, Oxford: Oxford University Press, 1989. Néanmoins, certains comtés font exception à la règle : parmi les cinq comtés les plus touchés par des taux de mortalité élevés, comme Leitrim, Mayo, Roscommon et Sligo (Connaught) ainsi que Cavan, Monaghan et Fermanagh (Ulster) sont aussi très fortement touchés par l'émigration. Cela s'explique notamment par le fait que ces comtés étaient déjà des zones de fort exode avant 1845 et que les réseaux d'entraide à l'étranger jouent à plein régime pendant la Grande Famine.

générale, les plus démunis n'émigrent pas – car « *les pauvres paysans sans terre n'avaient tout simplement pas les moyens de partir* »⁸.

Ceux qui émigrent pendant la période 1845-1852 sont quelque peu différents des compatriotes qui les ont précédés. Avant la Grande Famine, le migrant-type est un homme plutôt jeune, issu d'une famille de fermiers ou d'artisans – c'est-à-dire de la classe ouvrière qualifiée ou bien de la petite et moyenne paysannerie. En effet, après 1815, l'Irlande est affectée par l'effondrement de l'économie textile domestique qui avait permis à une grande partie de la paysannerie de s'assurer des revenus supplémentaires. Ceci est l'un des facteurs « push » qui incitent les paysans irlandais et les tisserands à quitter leur pays⁹. À partir de 1845, on assiste aux départs plus nombreux de femmes jeunes et de familles entières. Mais il faut se garder d'en dresser un portrait caricatural, car le type de migrant varie en fonction de la destination que l'on choisit d'observer. Les plus aisés d'entre eux traversent l'Atlantique – d'après l'exemple de listes de passagers en partance pour New York en 1846, les trois quarts des migrants sont des ouvriers ou des domestiques ; on compte 12 % d'artisans ou ouvriers qualifiés et 9,5 % de fermiers¹⁰. À l'inverse, ceux qui ne font que traverser la mer d'Irlande sont souvent les plus démunis, sans réseaux familiaux, amicaux ou professionnels outre-Atlantique. L'analyse du recensement de 1851 révèle que dans l'ouest de l'Écosse, trois quarts des migrants irlandais sont des manœuvres sans aucune qualification¹¹. De manière générale, la population migrante post-1845 est plus féminine, plus familiale et moins qualifiée¹². En termes d'appartenance religieuse, l'image de l'Irlandais pauvre et catholique a longtemps dominé l'historiographie sur la question. Mais des travaux plus récents ont montré que les protestants, qui constituaient une proportion importante des migrants avant la Grande Famine, ont continué à quitter l'Irlande après 1845¹³. Ces derniers représentent entre un dixième et un quart des migrants, et appartiennent en majorité à deux courants confessionnels protestants : l'anglicanisme (*Church of Ireland*) et le presbytérianisme¹⁴.

Périples

L'immense majorité des migrants voyagent à leurs propres frais ou bien à l'aide de deniers envoyés par leur famille et amis déjà installés en dehors d'Irlande – seuls quelques 50 000 migrants bénéficient d'une aide publique ou de l'assistance financière de propriétaires terriens. Dans les années 1820, les partisans d'une émigration subventionnée par l'État tels Robert Torrens et Sir Henry Brooke Parnell,

⁸ Ó GRÁDA, *Ireland's Great Famine*, op. cit., p. 17.

⁹ Roy F. FOSTER, *Modern Ireland, 1600-1972*, Londres: Penguin, 1989, p. 348 ; DONNELLY, « Excess Mortality and Emigration », op. cit., p. 354.

¹⁰ MILLER, *Emigrants and Exiles*, op. cit., p. 295 et p. 582.

¹¹ Geraldine VAUGHAN, *The 'Local' Irish in the West of Scotland, 1851-1921*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, pp. 21-24.

¹² Ó GRÁDA, *Ireland's Great Famine*, op. cit., p. 130.

¹³ Donald AKENSON, *Being Had: Historians, Evidence, and the Irish in North America*, Toronto: P. D. Meany Publishers, 1985.

¹⁴ Donald AKENSON, « Irish Migration to North America, 1800-1920 », pp. 111-138 in Andy BIELENBERG (ed.), *The Irish Diaspora*, Harlow: Pearson, 2000.

sont convaincus que l'aide publique pourrait en partie pallier la fragilité agraire et l'agitation en Irlande. De la même manière, l'idée est de diriger le flot des migrants vers les colonies britanniques¹⁵. Ces théories sont parfois partagées par des leaders nationalistes comme William Smith O'Brien qui, dans son discours prononcé aux Communes le 2 juin 1840 (et publié sous le titre *Emigration*), défend la prise en charge par l'État britannique des frais de voyage des migrants irlandais se rendant dans les colonies canadiennes. Néanmoins, pendant la Grande Famine, la résistance étatique à des projets de financement de l'émigration domine, incarnée entre autres par Charles Trevelyan, grand partisan de la politique du *laissez-faire*. En outre, les landlords irlandais et les hommes politiques favorables aux subventions à l'émigration ne parviennent pas à s'accorder sur l'éventuelle répartition des soutiens financiers.

Parmi les Irlandais « assistés », seuls quelques milliers bénéficient de subventions allouées par les membres des conseils paroissiaux (*Poor Law guardians*) – en particulier ceux des comtés de Wicklow et de Clare en 1848 et en 1849¹⁶. La *Poor Law* irlandaise fut amendée à deux reprises, en 1847 et en 1849 pour autoriser les administrateurs des *workhouses* à financer le départ de certains pauvres pensionnaires – ce qui permet le départ d'environ 5 000 nécessiteux par an entre 1850 et 1852¹⁷. On ne recense que très peu de « plans d'émigration » étatiques ; néanmoins, entre 1847 et 1852, les commissaires des eaux et forêts assistent le départ de 1 000 paysans (à raison de plus de 6 livres par tête) travaillant sur les terres de la Couronne dans les comtés de Galway, Roscommon, Cork et Kerry. La majorité des migrants « assistés » (et dans certains cas « forcés ») le furent par leurs propriétaires terriens. Entre 1846 et 1850, l'agent d'émigration chargé d'enregistrer les Irlandais entrant au Québec note la présence de 14 213 migrants assistés¹⁸. La moyenne des subventions par individu tourne autour de 5 livres et couvre en règle générale les frais de transport, quelques achats vestimentaires, les provisions pendant la durée du voyage et dans certains cas un petit pécule pour démarrer une nouvelle vie de l'autre côté de l'Atlantique. Parmi les *landlords* qui encouragent un grand nombre de leurs paysans à émigrer, on peut citer Earl Fitzwilliam (Wicklow), le vicomte Palmerston (Sligo) et George Wyndham (Clare). La frontière entre le soutien financier et la coercition (avec menace d'éviction) est, à l'évidence, souvent ténue. Il est clair que bon nombre de propriétaires terriens profitent du départ de leurs paysans pour procéder à la rationalisation et la modernisation de l'exploitation de leurs terres (ce qui appartient au phénomène plus large des *Clearances*). Enfin, l'Église catholique joue un rôle assez modeste dans le grand mouvement migratoire – bien moindre que celui qu'auraient souhaité lui voir jouer des hommes politiques comme Smith O'Brien ou Lord Fitzgerald. En 1849, deux prêtres irlandais sont à l'initiative de projets d'émigration. L'un d'entre eux, James Maher de la paroisse de Graigue (Carlow), fonde une *Leinster Emigration Society* dans l'espoir d'installer des colons catholiques sur des terres au Mississippi mais, faute de soutien, son plan échoue.

¹⁵ David FITZPATRICK, « Emigration, 1801-70 », p. 585 in VAUGHAN, *A New History of Ireland*, *op. cit.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 588.

¹⁷ MILLER, *Emigrants and Exiles*, *op. cit.*, p. 296.

¹⁸ FITZPATRICK, « Emigration, 1801-70 », *op. cit.*, p. 592.

Pour les migrants indépendants, qui constituent l'immense majorité des partants, le voyage est financé par des économies personnelles ou l'aide matérielle d'amis et de parents ayant déjà émigré (sous forme par exemple de billets prépayés pour traverser l'Atlantique). Certains vaisseaux partent directement d'Irlande mais au fil du dix-neuvième siècle, les ports de Grande-Bretagne tels Liverpool ou Glasgow deviennent les points clefs de départ (le voyage d'Irlande à Grande-Bretagne ne coûte que 10 pennies). Parfois, une simple traversée de la mer d'Irlande peut s'avérer périlleuse. Ainsi, le 1^{er} décembre 1848, les 206 passagers voyageant sur le pont du navire à vapeur *Londonderry* (reliant Sligo à Liverpool) sont enfermés par l'équipage dans une pièce de 15 m² au moment d'une tempête ; 70 de ces voyageurs meurent étouffés dans cette pièce¹⁹. Pour ceux qui traversent l'Atlantique, le prix d'un billet pour les colonies canadiennes est moins élevé que pour les États-Unis, mais la somme – autour de 3 ou 4 livres – représente un tiers du salaire annuel perçu par un manœuvre. Le voyage transatlantique à bord des voiliers dure de cinq à neuf semaines dans les années 1840 – un temps pendant lequel aucun salaire ne peut être gagné. A bord de ces navires, les immigrants sont confrontés à la maladie (dysenterie, choléra, typhus), à la faim, à la soif et au mal du pays. Mais il faut souligner que, compte tenu des conditions de voyage et de l'état de santé de certains passagers, les taux de mortalité demeurent relativement bas (autour de 2 %) et sont comparables aux autres taux européens (ces derniers sont plus élevés sur les navires allemands)²⁰. Les passagers les plus touchés par la maladie ou la mort sont les jeunes enfants et les personnes âgées. Néanmoins, les tristement célèbres « bateaux cercueils » (*coffin ships*) sont demeurés l'image la plus couramment associée aux migrants de l'ère de la Grande Famine. Les cas les plus notoires se produisent en 1847, pendant « l'année noire » (*Black '47*). Pour empêcher les migrants malades de pénétrer tout de suite sur les territoires américain ou canadien, des maisons de quarantaine sont installées – à Grosse Île au Québec et à Deer Island près de Boston²¹. Parmi les 97 492 voyageurs irlandais se rendant aux colonies canadiennes au cours de l'année 1847, plus de 5 000 meurent et sont enterrés à Grosse Île²². De même, plus de 600 enfants irlandais sont orphelins avant d'atteindre la ville de Québec²³. En 1848 paraît à Boston le journal d'un « passager » intitulé *The Ocean Plague*, censé avoir été écrit par un certain Robert Whyte, à bord d'un navire ayant quitté Dublin pour Québec en mai 1847. Dans cet écrit, Whyte relate les terribles conditions matérielles à bord du navire ainsi que les drames humains qui se sont produits à Grosse Île. Ce journal a souvent été cité dans la littérature mémorielle autour de la Grande Famine, tout comme il a été utilisé par l'historiographie

¹⁹ Donald M. MACRAILD, *The Irish Diaspora in Britain*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2011, p. 50.

²⁰ Ó GRÁDA, *Ireland's Great Famine*, op. cit., pp. 122-123.

²¹ « Lieu historique national du Canada de la Grosse Île et le Mémorial des Irlandais », Grosse Île est aujourd'hui à la fois un parc naturel protégé et un lieu qui abrite (depuis 1998) un mémorial pour les Irlandais qui y sont restés en quarantaine ou y sont morts.

²² Mark MCGOWAN, « Famine, Facts and Fabrication: An Examination of Diaries from the Irish Famine Migration to Canada », *The Canadian Journal of Irish Studies*, vol. 33, n° 2, automne 2007, p. 49.

²³ Marianna O'GALLAGHER, « The Orphans of Grosse Île: Canada and the adoption of Irish Famine orphans, 1847-48 », pp. 81-111 in Patrick O'SULLIVAN (ed.), *The Irish World Wide. History, Heritage, Identity. Volume Six: The Meaning of the Famine*, Londres & Washington : Leicester University Press, 1997.

nationaliste. Nonobstant, l'historien Mark McGowan a émis de sérieux doutes sur l'authenticité du document en avançant des arguments tout à fait sérieux²⁴. Ceci démontre une nouvelle fois à quel point l'histoire de la Grande Famine est animée de débats et de disputes autour des enjeux mémoriels et de l'enquête historique.

Les Irlandais en Grande-Bretagne

La terre d'accueil la plus proche est la Grande-Bretagne : les Irlandais s'y rendent soit pour s'y fixer de manière provisoire ou définitive, soit afin d'y amasser un pécule nécessaire à la traversée de l'Atlantique. Ce voyage vers le pays de Galles, l'Angleterre ou l'Écosse est à proprement parler une *migration* (plus qu'une *émigration*) puisque ces trois entités forment avec l'Irlande le Royaume-Uni depuis l'Acte d'union de 1800. Ainsi, entre 1845 et 1855, 300 000 Irlandais émigrent en Grande-Bretagne, ce qui représente environ un quart des Irlandais qui migrent pendant cette période. En 1851, les 727 326 Irlandais de première génération recensés représentent 2,9 % de la population anglaise et 7,2 % de la population écossaise ; et dans les grandes cités industrielles comme Glasgow ou Liverpool, les Irlandais de première et de deuxième générations forment entre un quart et un tiers de la population urbaine.

Les « hordes » d'Irlandais débarquant à Liverpool à la fin des années 1840 suscitent des réactions d'inquiétude chez les autorités locales et les élites urbaines. En 1851, on compte 83 813 Irlandais dans le port anglais, ce qui représente un quart de la population urbaine²⁵ – en l'espace de dix ans (entre 1841 et 1851), la population irlandaise locale a augmenté de 69 %. La pauvreté de grand nombre de ces migrants pèse sur l'assistance publique : en 1848, parmi les 250 000 Irlandais installés à Liverpool, 94 000 sont dépendants de l'aide publique²⁶. Ceci conduit les *Poor Law guardians* à appliquer la clause d'éviction dans de nombreux cas – à Liverpool 60 000 indigents sont renvoyés en Irlande pendant la période de la Grande Famine. Ces derniers sont également rendus responsables des épidémies de typhus et de choléra qui touchent les quartiers ouvriers des grandes cités britanniques, et très vite l'expression *Irish fever* désigne toute forme de maladie épidémique. Dans les archives et la presse catholiques, il y a de nombreux portraits de prêtres irlandais héroïsés pour avoir porté secours à leurs paroissiens malades. Certains le font au péril de leur vie : c'est le cas du père William Welsh, prêtre à Coatbridge (près de Glasgow) de 1845 à 1847, originaire du comté de Cork, qui meurt d'une fièvre typhoïde contractée auprès de ses fidèles, à l'âge de 28 ans le 7 juillet 1847²⁷. À Cardiff, au pays de Galles, l'épidémie de choléra qui sévit dans les quartiers ouvriers surpeuplés entraîne la mort de 138 personnes avant la fin du mois de mai 1849²⁸.

²⁴ MCGOWAN, « Famine, Facts and Fabrication », *op. cit.*, pp. 51-54.

²⁵ MACRAILD, *The Irish Diaspora*, *op. cit.*, p. 49. Pour une étude détaillée de l'immigration irlandaise à Liverpool voir Frank NEAL, *Black '47: Britain and the Famine Irish*, Londres : Macmillan Press, 1998.

²⁶ MACRAILD, *The Irish Diaspora*, *op. cit.*, p. 49.

²⁷ *Catholic Directories for Scotland*, 1848, p. 91.

²⁸ Paul O'LEARY, *Immigration and Integration: The Irish in Wales, 1798-1922*, Cardiff : University of Wales Press, 2000, p. 100.

Les maisons de rapport surpeuplées d'Irlandais sont vite identifiées (souvent à tort) comme principaux foyers de l'épidémie.

L'arrivée massive d'Irlandais pendant les années de Grande Famine entraîne également des changements dans le paysage urbain britannique : missions et églises sont érigées pour pourvoir aux besoins spirituels de migrants majoritairement catholiques. Le cas écossais est particulièrement frappant : dans l'ouest du pays, le nombre de chapelles catholiques est multiplié par dix (de 4 à 40) entre 1840 et 1854. Profitant de cette renaissance catholique dans ce qui est depuis la Réforme une terre de mission, le Vatican décide de rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre en 1850. Cette mesure entraîne des réactions négatives et le mouvement de *No Popery* conduit à des rixes et des émeutes dans les grands centres urbains britanniques²⁹. Dans le port de Greenock où débarque un grand nombre de migrants irlandais venus travailler dans l'ouest industriel écossais, le début des années 1850 est marqué par des manifestations antipapistes. Pendant l'été 1851, le pasteur John S. Orr, surnommé l'« Ange Gabriel », rassemble sur les quais une foule venue écouter ses harangues antipapistes. Le lundi 14 juillet, il mène une foule de plusieurs milliers de personnes à travers les rues de Greenock pour se rendre devant l'église Saint-Mary, et la multitude se lance dans la destruction des vitres et des châssis de la chapelle ainsi que du presbytère³⁰.

Cette présence irlandaise en Grande-Bretagne s'accompagne de manifestations d'irlandité (*Irishness*) à travers la création de sociétés de secours mutuel catholiques ou encore de la célébration annuelle de la Saint Patrick. Du côté des Irlandais protestants, leur installation dynamise les loges orangistes locales, loges maçonniques et antipapistes³¹.

Nouveaux mondes

L'image la plus communément associée à cette période de grande migration est celle des Irlandais partant pour les États-Unis. Le grand historien américain Oscar Handlin écrit à ce sujet en 1951 : « *je voulais entreprendre d'écrire l'histoire de l'immigration aux États-Unis, puis j'ai découvert que l'histoire américaine était l'histoire de l'immigration* »³². Il faudrait sans doute ajouter à cela qu'avec un million d'Irlandais recensés aux États-Unis en 1851, les migrants irlandais ont joué un rôle clef dans la fabrique de l'histoire américaine. Le nombre de migrants irlandais qui entrent dans l'espace nord-américain (États-Unis et Canada) ne cesse d'augmenter – ils sont 100 000 en 1846 puis aux alentours de 200 000 chaque année

²⁹ La hiérarchie catholique n'est effectivement rétablie en Écosse qu'en 1878.

³⁰ *The Glasgow Free Press*, 19 juillet 1851.

³¹ Elaine MCFARLAND, *Protestants First: Orangeism in Nineteenth-Century Scotland*, Edimbourg : Edinburgh University Press, 1990.

³² « *Once I thought to write a history of the immigrants in America. Then I discovered that the immigrants were American history* », Oscar HANDLIN, *The Uprooted: The Epic Story of the Great Migrants that Made the American People* [1951], Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 2002, p. 3.

à partir de 1848³³. Dans les années 1840, New York est le principal port d'entrée pour deux tiers des migrants vers les États-Unis. De 1845 à 1855, la population irlandaise de New York passe de 70 000 à 175 735, ce qui représente un tiers des habitants de la *Big Apple*³⁴. Ces Irlandais se concentrent au sud de Canal Street, dans les 4^e, 5^e et 6^e arrondissements de ville (*districts*)³⁵. En 1855, 37 % de la population de ces trois arrondissements était née en Irlande. Par comparaison avec les autres migrants allemands ou anglais, les Irlandais sont moins qualifiés et donc nombreux parmi les manœuvres que l'on trouve sur les chantiers navals, dans les entreprises du bâtiment et dans le transport. La communauté irlandaise de New York est par ailleurs très féminisée puisque elle compte 60 % de femmes dans les années 1850. Ces femmes irlandaises sont surreprésentées parmi les domestiques et les lavandières³⁶.

Plus au nord sur la côte Est, les Irlandais constituent en 1845 15 % de la population de Boston³⁷. En effet, la majorité des migrants catholiques de l'ère de la Grande Famine se concentre dans les centres industrialo-urbains de la Nouvelle-Angleterre, du Mid-Atlantic et des États de l'Ouest³⁸. Les migrations vers les zones rurales s'opèrent souvent dans un deuxième temps. L'importance du flux irlandais stimule un militantisme anticatholique comme celui de la société secrète *Order of the Star Spangled Banner* fondée en 1849 à New York. On nomme familièrement leurs membres les *Know Nothings*, et ces derniers connaissent quelques succès électoraux locaux au milieu des années 1850³⁹.

Afin d'économiser une partie des frais sur la traversée de l'Atlantique, certains migrants irlandais font étape par les colonies canadiennes. En effet, le voyage vers le Canada est d'un montant inférieur aux 5 livres minimum requises par les navires à destination des États-Unis. En 1851, les Irlandais de première génération sont au nombre de 250 000 au Canada, installés majoritairement sur la façade atlantique, dans les provinces maritimes, Nova Scotia et dans l'Ontario. L'historien Donald Akenson a d'ailleurs défendu l'idée qu'il ne fallait pas séparer l'histoire des Irlandais aux États-Unis de celle des Irlandais au Canada ; il existait une histoire *nord-américaine* de ces migrants selon lui, car jusqu'au milieu du XX^e siècle « *la frontière américano-canadienne était très perméable* »⁴⁰. Cela est vrai pour les zones occidentales et orientales de la frontière : de nombreuses familles irlandaises naviguent entre Toronto et Minneapolis par exemple, ou encore entre Seattle et Vancouver. Les études portant sur les Irlandais au Canada permettent d'offrir un portrait du migrant-type sans doute plus nuancé car nombreux sont les Irlandais qui travaillent dans les fermes ou les établissements piscicoles (Newfoundland).

³³ Eric RICHARDS, *Britannia's Children. Emigration from England, Scotland, Wales and Ireland since 1600*, Hambledon & Londres : Hambledon Continuum, 2004, p. 142.

³⁴ Ó GRÁDA, *Ireland's Great Famine*, *op. cit.*, p. 144 sq.

³⁵ Jay P. DOLAN, « Immigrants in the City: New York's Irish and German Catholics », *Church History*, vol. 41, n° 3, septembre 1972, p. 354.

³⁶ Ó GRÁDA, *Ireland's Great Famine*, *op. cit.*, p. 149.

³⁷ Francis COSTELLO, « The Deer Island graves, Boston: the Irish Famine and Irish-American tradition », p. 112-125 in O'SULLIVAN, *The Irish World Wide*, *op. cit.*

³⁸ MILLER, *Emigrants and Exiles*, *op. cit.*, p. 315.

³⁹ MACRAILD, *The Irish Diaspora in Britain*, *op. cit.*, pp. 202, 211.

⁴⁰ AKENSON, « Irish Migration to North America, 1800-1920 », *op. cit.*, p. 121.

En dehors des colonies canadiennes, dans le reste de l'empire britannique, en particulier dans les colonies de peuplement (*white empire*), les migrations irlandaises pendant l'ère de la Grande Famine demeurent assez limitées⁴¹. Ainsi, avant les ruées vers l'or du début des années 1850 en Australasie, les migrations irlandaises sont avant tout symbolisées par l'exil forcé de bagnards relégués en Tasmanie ou en Nouvelle-Galles-du-Sud. Entre 1845 et 1851, parmi les 70 000 Irlandais recensés dans les colonies australiennes, on compte de nombreux prisonniers irlandais « politiques » impliqués dans des crimes « agraires » et dans le mouvement nationaliste. Sept leaders du mouvement de la « Jeune Irlande » en 1848 sont exilés en Australie, parmi lesquels Thomas Meagher et John Mitchel (qui fait d'abord un séjour aux Bermudes avant de rejoindre Van Diemen's Land). Parmi les migrants « libres » qui se rendent en Australie, la moitié bénéficie d'un plan d'aide publique⁴². Entre 1848 et 1850, 5 000 orphelines irlandaises sont envoyées aux frais de l'assistance publique dans les colonies australiennes⁴³.

Conclusion

Quelles sont les réactions des Irlandais restés au pays ? Au milieu des années 1840, peu de voix s'élèvent contre ce phénomène d'émigration de masse. Mais, au tournant des années 1847-1848, prêtres, journalistes et hommes politiques nationalistes s'évertuent à dénoncer ces départs comme un exil forcé et accusent les Britanniques d'être responsables de cette situation⁴⁴. Ainsi, à partir de 1847, le *Freeman's Journal*, grand journal catholique de Dublin, publie pléthore d'articles hostiles aux départs « forcés » de centaines de milliers de leurs compatriotes.

Par leur ampleur démographique et humaine, les migrations irlandaises tout au long du dix-neuvième siècle, ont façonné l'histoire des populations britanniques et nord-américaines. La diaspora irlandaise met des individus en réseau à travers le globe – ainsi c'est à New York qu'est fondée l'IRB (*Irish Republican Brotherhood*) en 1858, organisation armée secrète qui organise des attentats sur les sols britanniques et nord-américains dans les années 1860. En ce sens, l'histoire de ces migrations ne peut être entendue comme un épiphénomène mais comme un événement majeur qui redessine l'histoire économique, politique, culturelle et sociale des sociétés transatlantiques après 1815.

⁴¹ Pour des études portant sur d'autres espaces géographiques, consulter Graham DAVIS, *Land!: Irish Pioneers in Mexican and Revolutionary Texas*, Texas : Texas A&M University Press, 2002 ; Patrick MCKENNA, « Irish migration to Argentina », pp. 63-83 in Patrick O'SULLIVAN (ed.), *The Irish World Wide. Volume One: Patterns of Migration*, Londres : Leicester University Press, 1997.

⁴² Eric RICHARDS, « Running Home from Australia: intercontinental mobility and migrant expectations in the nineteenth century », pp. 77-104 in Marjory HARPER (ed.), *Emigrant Homecomings. The Return Movement of Emigrants 1600-2000*, Manchester : Manchester University Press, 2005.

⁴³ FITZPATRICK, « Flight from Famine », *op. cit.*, p. 177.

⁴⁴ DONNELLY, « Excess Mortality and Emigration », *op. cit.*, p. 356.

Bibliographie sélective

- AKENSON, Donald. *Being Had: Historians, Evidence, and the Irish in North America*. Toronto : P. D. Meany Publishers, 1985, 243 p.
- BIELLENBERG, Andy (ed.). *The Irish Diaspora*. Harlow : Pearson, 2000, 368 p.
- FITZPATRICK, David. « Emigration, 1801-70 », pp. 560-661 in W. E. VAUGHAN (ed.), *A New History of Ireland. Vol. V: Ireland Under the Union 1801-1870*, Oxford : Oxford University Press, 1989.
- MACRAILD, Donald M. *The Irish Diaspora in Britain*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2011, 282 p.
- MILLER, Kerby A. *Emigrants and Exiles. Ireland and the Irish Exodus to North America*. Oxford & New York : Oxford University Press, 1985, 684 p.
- MITCHELL, Martin. *New Perspectives on the Irish in Scotland*. Edinbourg : John Donald, 2008, 254 p.
- O’SULLIVAN, Patrick (ed.). *The Irish World Wide: History, Heritage, Identity. Volume 6: The Meaning of the Famine*. Londres & Washington : Leicester University Press, 1997, 266 p.
- RAVENSTEIN, E. G. « The Laws of Migration », *Journal of the Statistical Society of London*, vol. 48, n° 2, juin 1885, pp. 167-235.
- RICHARDS, Eric. *Britannia’s Children. Emigration from England, Scotland, Wales and Ireland since 1600*. Hambledon & Londres : Hambledon Continuum, 2004, 388 p.